



RÉÉCRITURE ET STRATÉGIE DE PASSAGE. LIRE *LE SOLEIL DE LA DÉMOCRATIE* DE MORY M. DIAKITÉ COMME UN PALIMPSESTE DES *SOLEILS DES INDÉPENDANCES* D'AHMADOU KOUROUMA

Paul Youba KIEBRE¹

Université Paris-Est Créteil

Laboratoire Lettres, Idées, Savoirs

EUR-FRAPP (ANR-18-EURE-0015 FRAPP)

youbapaul1@gmail.com

Résumé : Après des années d'indépendances marquées par les dictatures, la prévarication, les complots et les coups d'État militaire, l'Afrique devrait tourner la page de ce sombre tableau politique pour envisager une nouvelle perspective plus pérenne, la démocratie. Comme une nuée de sauterelle, celle-ci tomba sur le continent africain à la suite des soleils politiques annoncés et prononcés depuis la Baule. Cette paraphrase empruntée au roman, *Les Soleils des indépendances* (1970) d'Ahmadou Kourouma rend compte de l'échec de la démocratie en Afrique et devient un prétexte à partir duquel la fiction littéraire s'enracine pour fustiger les désillusions et espoirs tronqués, occasionnés par ce régime de gouvernance politique.

La présente réflexion portant sur le roman, *Le Soleil de la démocratie*, de l'écrivain guinéen, Mory Mandiana Diakité envisage une lecture politico-historique de la crise démocratique dans son pays natal et s'intéresse à l'empreinte lexicale à partir de laquelle l'auteur dresse un tableau sombre des dictatures africaines en partant de l'hypotexte et du style de Kourouma.

Mots clés : palimpseste, démocratie, Afrique, empreinte lexicale, crise.

REWRITING AND TRANSITION STRATEGY. READING *LE SOLEIL DE LA DÉMOCRATIE* BY MORY DIAKITÉ AS A PALIMPSEST OF *LES SOLEILS DES INDÉPENDANCES* BY AHMADOU KOUROUMA

Abstract: After years of independence marked by dictatorships, corruption, conspiracies, and military coups, Africa should turn the page on this bleak political landscape and consider a new, more lasting perspective: democracy. Like a swarm of locusts, it descended upon the African continent following the political pronouncements made at La Baule. This paraphrase, borrowed from Ahmadou Kourouma's *The Suns of Independence* (1970), reflects the failure of democracy in Africa and becomes a pretext from which literary fiction takes root to denounce the disillusionment and dashed hopes brought about by this system of political governance.

This reflection on the novel, *The Sun of Democracy*, by the Guinean writer, Mory Mandiana Diakité, considers a politico-historical reading of the democratic crisis and focuses on the lexical imprint from which the author draws a dark picture of African dictatorships, starting from the hypotext and style of Kourouma.

Keywords: palimpsest, democracy, Africa, lexical imprint, crisis.

¹ Cet article est la version remaniée d'une communication prononcée lors du colloque international, Langue/s et démocratie/s de l'École universitaire de recherche, Francophonies et plurilinguismes. Politique des langues organisé en mai 2024 à Paris.

La décolonisation sans la démocratie est une bien piètre forme de reprise de possession de soi, fictive. Mais, si les Africains veulent la démocratie, c'est à eux d'en imaginer les formes et d'en payer le prix. Personne ne le paiera à leur place. Ils ne l'obtiendront pas non plus à crédit.

Achille Mbembe (2010), *Sortir de la grande nuit*.

Introduction

Le Soleil de la démocratie, paru en 2019, peut se lire comme un véritable palimpseste, une réécriture forgée à partir du texte canonique de Kourouma, *Le Soleils des Indépendances* au prisme duquel Mory Diakité aborde, à nouveaux frais, les débats actuels sur l'expression de la crise démocratique tout en dressant un tableau sombre de la gouvernance politique, en Afrique ; particulièrement en Guinée, et ce, des indépendances à nos jours. En effet, comme « une nuée de sauterelle, la démocratie tomba sur l'Afrique à la suite des soleils politiques annoncés et prononcés depuis la Baule ». Nous paraphrasons les propos de Kourouma pour situer le contexte historique de cette fiction qui s'ouvre par les conclusions de la conférence de la Baule à l'issue de laquelle le président Mitterrand a réuni, en 1990, les chefs d'État africain pour « parler de démocratie ». Cette ère a amorcé et annoncé un nouveau processus de gouvernance en Afrique dont les corollaires continuent de s'exprimer en termes de crises. Le romancier, à travers un ancrage historique, pastiche le texte de Kourouma, du point de vue thématique et stylistique, en le mettant en lien avec l'actualité politique de son pays. Il s'agit d'une stratégie de passage du point de vue de la réception anticipée par l'auteur pour se positionner dans le champ littéraire comme un épigone de ce dernier.

L'objectif de cette étude est de proposer, d'une part, une lecture politico-historique et réaliste à partir de la notion de contre-fiction politique, et de cerner la manière dont ce roman peut être lu comme un palimpseste des *Soleils* de Kourouma à travers le substrat ethnolinguistique qu'est le malinké et par la pratique de la réécriture.

1. La contre-fiction politique comme forme de réalisme

Nous empruntons la notion de « contre-fiction politique » à Yves Citton et à Yolaine Parisot. Le premier la désigne comme « un récit fictionnel visant à transformer la réalité actuelle dans un projet de lutte contre la reproduction d'un donné perçu comme militant » (2012, p.1). La deuxième affirme que les contre-fictions « [...] créditent la fiction littéraire du pouvoir de repenser la relation politique de l'individu à la communauté et de la communauté à l'individu, par l'exploration des divers possibles du présent ». (2022, p.185). En effet, l'une des spécificités des fictions francophones est qu'elles se servent des repères historiques comme toile de fond pour aborder les faits relatifs à l'esclavage, à la colonisation, aux indépendances troublées, aux dictatures et aux guerres civiles. Quelles peuvent-être les frontières entre l'histoire et l'œuvre littéraire d'inspiration historique ? Si les littératures postcoloniales ont couramment recours aux faits historiques, il ne faut occulter que dès lors qu'on bascule dans la littérature, il s'agit de mettre en perspective les notions de fiction, d'imagination, d'esthétique et de poétique

qui départagent l'histoire de la littérature dans la mesure où la première tant à narrer au mieux des circonstances avérées, à travers des méthodes qui lui sont propres (enquêtes, témoignages, archives).

Le roman de Mory Mandiana Diakité, écrit à partir d'un ancrage historique, va des indépendances à l'extrême contemporain en passant par les injonctions formulées aux Africains sur l'adoption de la démocratie à l'issue de la conférence de la Baule en 1990. Il se déroule dans un pays imaginaire, la République de Miriya, qui fait, sans doute, penser à la Guinée Conakry dont est originaire l'écrivain. Comme l'écrit Salaka Sanou (1999, p.170), le roman burkinabè, à l'image de celui africain porte en lui des traces et des repères historiques, peu ou prou dissimulés, qui permettent au lecteur aguerri d'appréhender le réalisme qui s'y déploie. L'écrivain ne vit pas sur une île déserte, il est le produit, le reflet d'une société qu'il tente de représenter au mieux (mimésis) dans sa fiction. Il se produit donc un « effet de réel », pour reprendre le titre de l'article de Barthes (1968). Et Yves Citton (2013, p.2) ajoute à la notion de contre-fictions, l'épithète « vraies » afin que « la réalité concrète devienne enfin un peu audible » et mieux il renchérit en disant : « Nous ne vivons pas en démocratie et nous n'avons pas besoin de [davantage de] fiction ». *Le Soleil de la démocratie* commence *in médias res* par une analepse permettant de situer le contexte :

A l'instar des autres pays du continent, l'histoire politique postcoloniale de Miriya a été d'abord marquée par la lutte idéologique entre l'Ouest (capitaliste) et l'Est (communiste). Ce fut un théâtre d'affrontement interposé de deux blocs. [...]. Elle finit par s'emparer de tous les pays du continent noir spectaculairement. (M.M. Diakité, 2019, p.9).

Cet extrait, en guise de prélude au roman, est un indice qui rend compte de la balkanisation idéologique dont feront face les pays africains aux lendemains des indépendances. L'adjectif « postcoloniale » employé d'appréhender comme une réalité ultracontemporain et réceptacle du discours des sciences sociales sur la démocratie, les discours de dissidence et d'affirmation. En fait, les trois premières décennies ont été marquées par l'instauration du parti unique, les coups d'État militaires, les théories du complot tendant à assassiner ou à faire taire les voix discordantes, les opposants politiques et même d'innocentes gens du fait de leur appartenance religieuse, ethnique ou de leur physique, etc. Le sceau historique du roman porte un regard sur la gouvernance des chefs d'État dans l'histoire politique de la Guinée Conakry.

Le romancier revient dans la diégèse sur le parcours de quatre dictateurs en qui on reconnaît facilement, par exemple les hommes politiques de Sékou Touré à Alpha Condé. On peut déceler dans sa poétique, un moyen par lequel il se sert de l'histoire pour faire le diagnostic de l'échec démocratique dans son pays. Le mirage démocratique se construit à travers le parcours et par la gouvernance insidieuse des personnages politiques, lesquels ont un lien allusif avec les dirigeants de la Guinée. Fort de cet état des faits, l'historien et politologue camerounais, Achille Mbembe (2016, p.21), estime que « l'absence d'une pensée de la démocratie qui servirait de base à une véritable alternative au modèle prédateur en vigueur à peu près partout », en Afrique, est l'une des failles actuelles, structurelles et économiques du continent. Les analepses et pauses descriptives situent le lecteur sur la dictature de Sékou Touré qui a incarné le communisme à Miriya, avec des méthodes régaliennes.

Père de l'indépendance, du parti unique, il bénéficie d'une présidence à vie avant d'être remplacé par des officiers putschistes. Les coïncidences entre la date du décès de Sékou Touré et le putsch montrent que le récit se situe à la veille de la conférence de la Baule. Ce nouveau « soleil » qui s'annonce sous la gouvernance du personnage Toukatou s'inscrit dans l'élan de l'afropessimisme marqué par le tribalisme, l'ethnocentrisme, la corruption générale et généralisée. Ce dernier au lieu de proposer « un copier-coller du modèle occidental de la démocratie » (M.M. Diakité, 2019, p.10) avec le multipartisme, la séparation des pouvoirs et la promotion des libertés estime qu'il n'y a point de différence entre la dictature et la démocratie : « [...] Il n'y a pas de démarcation entre les deux notions : dictature et démocratie. Elles ne sont pas opposées comme vous le croyez, plutôt complémentaires ». (M. M. Diakité, 2019, p.22) et de conclure : « Je suis l'unique détenteur du décret. Je fais et défais des cadres de l'administration comme bon me semble » (M.M. Diakité, 2019, p.23).

Désigné comme étant le Général-civil, les références textuelles montrent à plusieurs niveaux les similitudes entre ce personnage fictionnel et la personne du président Lansana Conté. En effet, avec le vent de la démocratie, il instaure le pluralisme politique mais demeure toujours élu avec un record hyperbolique en faisant en sorte que les opposants, exilés, pour la plupart ne puissent pas se présenter aux élections. À ces derniers, il dit : « Tant que je serai vivant, vous n'accéderez jamais au pouvoir. Pendant que nous souffrions sous la dictature, vous étiez partis. Vous ne pouvez pas aujourd'hui quitter votre exil doré pour nous commander ». (M.M. Diakité, 2019, p.49). Cette citation mise entre guillemets dans le texte renvoie aux propos que le président Lansana Conté a tenus à ses opposants politiques notamment Alpha Condé, longtemps resté en exil pendant les trois décennies de sa gouvernance. Il tire sa révérence en étant encore en exercice. Il y a un lien allusif entre les circonstances de sa disparition dans le roman et la réalité :

L'héritage que le Général-civil laissa derrière lui était lourd. Sa disparition fut diversement interprétée dans les presses. Dans la foulée, Sininko a lu dans les colonnes du célèbre journal sous régional, le portrait-robot de l'homme qui l'avait perdu le goût pour la vie durant des décennies. Il était écrit : « Rongé jusqu'à la sève par une leucémie et un diabète aigu ». (M.M. Diakité, 2019, p.48).

Sininko est le protagoniste du roman. Il se montre ouvert à l'alternance démocratique, c'est pourquoi il milite pour le retour au bercail de l'opposant historique, exilé depuis le putsch du président Toukatou. Il sort manchot d'une manifestation contre la confiscation du pouvoir et se montre apte, après le décès de celui-ci, à changer la donne en militant pour la gestion du pouvoir par les civils. À la surprise générale, un autre coup d'État est orchestré par des militaires, sous l'égide du président Diemo, dont la ressemblance est frappante avec Dadis Camara. Celui-ci s'accapare le pouvoir et l'assertion : « Je ne parle pas à ces gens-là » (M.M. Diakité, 2019, p.50) renvoie à une déclaration qu'il a faite lorsqu'il s'est agi de recevoir les leaders politiques pour définir l'échéance de la transition et l'organisation des élections comme voulue par la communauté (inter)nationale. Il échappe à une tentative d'assassinat et ses épigones décident, pour la première fois, cinquante ans après les indépendances, d'organiser la première élection pluraliste et démocratique du pays.

On passe « du comble à l'encombrant », pour reprendre le titre de Thom Parfait Ilboudo (2014) avec l'élection du premier civil dans l'histoire de Miriya, le grand opposant politique exilé devenu président. Les espoirs s'amenuisent car il renforce la dictature et l'ethnocentrisme. Son parti UPC pluricolore dans le roman est une parodie du nom du parti d'Alpha Condé, RPG arc-en-ciel. L'écrivain joue sur la synonymie pour rapprocher le récit fictif du réel à travers les jeux de mots. Il dirige le pays avec le système « blaguer-tuer » et se donne les moyens de tripatouiller la constitution à la suite d'un référendum dans le dessein de briguer un autre mandat contrairement aux principes démocratiques pour lesquels il a milité pendant des décennies. Déçu, le protagoniste, jadis fervent militant de celui-ci, lui écrit une lettre dans laquelle, il argue :

Si vous tombez dans ce piège de modification constitutionnelle, vous sortirez par la fenêtre de l'histoire de ce pays. On dira après vous, que celui qui s'est battu contre la dictature durant des décennies (un demi-siècle environ), est devenu dictateur à son tour. Et un dictateur meurt le plus souvent au pouvoir ou pour le pouvoir, précipitant son peuple et son pays dans l'incertitude. (M.M. Diakité, 2019, p.75)

Le récit peut être lu, aujourd'hui, comme une fiction politique d'anticipation puisqu'après avoir brigué un troisième mandat alors que la constitution ne le lui permettait pas, Alpha Condé est victime d'un coup d'État militaire, une année après sa réélection (Ousmane Ndiaye, 2025, p.32). La notion de fiction d'anticipation est définie par Ninon Chavoz et Anthony Mangeon (2023, p.10) comme le fait de « raconter [...] au futur [tout en proposant] une visée prospective voire prédictive dans une tension constante avec l'imagination [...] jusque dans les tentatives d'anticipation les plus sérieuses ou les mieux informées ».

Désillusionné, Sininko, adresse des missives ouvertes, tel le *J'accuse* de Zola, au chef de l'Etat, dans lesquelles il fait montre de sa déception tout en optant pour les chemins de l'exil. La lecture politico-historique du roman sous l'angle de la contre-fiction permet d'identifier, de faire des connexions par le biais de l'allusion, les ressemblances entre la société du roman, Miriya et la société de référence, la Guinée-Conakry. Du désenchantement à l'anticipation, sa portée politique fait ressortir les rouages de la pratique démocratique en Afrique, laquelle s'exprime en termes de crise eu égard aux nombreux corollaires que celles-ci engendrent à l'instar de la prévarication, du terrorisme, de la « politique de l'inimitié » (A. Mbembé, 2016), assortie d'ethnocentrisme généralisé, de guerres civiles fratricides et génocidaire.

2. Lire le roman comme un palimpseste de Kourouma ?

Du péri-texte au texte, la lecture du roman de Mandiana Mory Diakité permet de voir l'effet de palimpseste (Genette 1982) des romans de Kourouma et à bien des égards aux *Soleils des indépendances* dans ce texte. Pour Genette,

Un palimpseste est un parchemin dont on a gratté la première inscription pour en tracer une autre, qui ne la cache pas tout à fait, en sorte qu'on peut y lire, par transparence, l'ancien sous le nouveau. On entendra donc, au figuré, par palimpsestes (plus littéralement : hypertextes), toutes les œuvres dérivées d'une œuvre antérieure, par transformation

ou par imitation [...]. Un texte peut toujours en lire un autre, et ainsi de suite jusqu'à la fin des textes.

Par la relation de coprésence effective d'un texte dans un autre à travers les réseaux et paramètres intertextuels (de l'allusion, à la citation en passant par le pastiche), il est notable de préciser que l'effet de palimpseste dans les cas « où la dérivation de l'hypotexte à l'hypertexte est à la fois massive (toute une œuvre B dérivant de toute une œuvre A) » (Genette, 1982, p.18). Pour Lise Gauvin et al. (2013, p.8), « le palimpseste renvoie à un « processus de dérivation de texte à texte, c'est-à-dire aux modalités de la réécriture définie comme reprise d'un texte antérieur selon des configurations inédites ». Elle corrobore ces termes :

Toute réécriture est la reprise d'un texte antérieur selon des configurations qui s'appuient sur le rapport dialogique écrivain-lecteur et sur les effets produits par cette relation. Le phénomène de la réécriture est un effet de lecture lié à la reconnaissance du modèle d'une part, et, d'autre part, à la complicité créée par la double conscience, celle de l'auteur et du lecteur, de son détournement. Lecteur et écrivain se trouvent par là même engagés dans une même perspective critique et créatrice. Mais si elle est toujours, d'une certaine façon, teintée de ludisme puisqu'elle constitue dès le départ un acquiescement au passage et au relatif, la réécriture s'opère selon des modalités fort différentes selon les types d'effets à produire. (Lise Gauvin, 2013, p.13)

Autrement dit, la capacité à décrypter ou à intégrer la réécriture, sous ses différentes formes dans une fiction repose sur l'acte de lecture et sur la « coopérative interprétative » entre lecteur/écrivain. (U. Eco 1985). C'est ce constat qui ressort entre le texte de Diakité qui s'apprend comme une réécriture du point de vue stylistique et linguistique de plusieurs fictions de Kourouma et particulièrement *Les Soleils des Indépendances*. L'intéressant est qu'il réinvestit l'actualité politique guinéenne assortie des crises de la démocratie en partant du constat que Kourouma avait fait durant la période post-coloniale où les peuples africains ont fait face aux désillusions que celle-ci a engendrées.

L'analyse des éléments relatifs aux statuts des narrateurs, aux pratiques langagières et à la thématique du désenchantement politique montre que ce roman est calqué sur un fond qui se rapproche de l'essai. Cela s'explique par le fait que le romancier s'est fortement inspiré des réalités et de l'actualité de son pays qu'il a voulu fictionnaliser, peut-être, dans le dessein d'échapper à la censure. Le narrateur principal, hétérodiégétique, s'exprime à travers le pronom indéfini « ON ». Cette neutralité du point de vue énonciatif, propre à l'essai historique ou scientifique, illustre bien cela. Le discours auctorial, sur le plan narratif, ressort pour la plupart à travers des récits seconds (intradigétiques) et par des scènes. Cette pratique d'écriture se rapproche de la première version des *Soleils* de Kourouma, écrite sous forme d'essai avant d'être réécrite en fiction comme le montre Patrick Corcoran (2007, p.10-13) dans l'analyse génétique des différents tapuscrits du roman. En effet, le lecteur averti sait que lorsque le texte de Kourouma a été reçu par André Vachon, directeur de publication de la revue québécoise, *Études françaises*, celui-ci a montré son vif intérêt pour le style malinké. Toutefois, il n'a ménagé aucun effort pour que ce dernier reprenne l'écriture du texte qui s'apparentait plus à un essai politique sur la dictature d'Houphouët Boigny, éludant ainsi son volet fictif et fictionnel. (Florence Davaille, 2014, p.32). Ce paratexte éditorial relatif à la réécriture des

Soleils des indépendances lui vaut le prix de la Francité et la grande reconnaissance dont il a fait l'objet après sa publication dans la collection « Cadre rouge » du Seuil, deux ans plus tard. (A. Kourouma, 1995).

La fiction de Diakité, comme nous l'avons vu, s'inscrit dans une périodisation historique qui va des indépendances à une époque relativement récente. Du point de vue thématique, il aborde les thèmes politiques phares des romans de Kourouma. D'abord, à travers la parodie qui ne concerne plus les indépendances mais la démocratie illustrée par la dénonciation du pouvoir politique à l'orée de la conférence de la Baule avec l'instauration du pluralisme politique. Ce qui renvoie, par ricochet au roman, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, les guerres civiles et le recrutement des enfants soldats (M. M. Diakité, 2019, p.11), est la thématique centrale d'*Allah n'est pas obligé*, corollaire de l'échec démocratique en Afrique à la fin du siècle dernier. C'est donc une somme de thématiques empruntées à Kourouma que l'auteur foisonne dans ce récit qui suit une chronologie historique en présentant l'échec de la gouvernance politique en Afrique.

La réception des *Soleils* de Kourouma a été appréciable grâce à son renouvellement esthétique marqué par une écriture subversive à mi-chemin entre le substrat ethnolinguistique qu'est le malinké et le français (S. Traoré, 2021). Cela a fortement incité plusieurs écrivains à « aller à son école » pour en être de véritables épigones. Les interférences linguistiques permettent à l'auteur d'écrire comme Kourouma en évoquant l'actualité politique marquée par la démocratie. Celles-ci ressortent à plusieurs niveaux.

2.1. L'empreinte idiomatique

Par quels moyens et procédés, l'écrivain parvient-il à créer des mots et des noms en langue africaine notamment en malinké pour parler du mirage démocratique ? Telle est la question qu'on pourrait se poser. En effet, l'idiome malinké est repris dès le péritexte.

Le titre, *Le Soleil de la démocratie*, est un titre parodique, selon la terminologie de S. Traoré (2017), du titre de Kourouma, *Les soleils des Indépendances*. Il consiste consciemment ou non en des reprises partielles ou totales des titres d'œuvres littéraires déjà utilisés. L'auteur opte pour la singularité aussi bien avec le syntagme, « le soleil » qu'avec la complémentation nominale « de la démocratie » au lieu de pluralité chez Kourouma. Ceci pour dire qu'il y a une seule manière d'une forme de démocratie, celle qui renvoie à la transparence politique alors qu'il y a eu plusieurs formes d'ascension à l'indépendance en fonction des rapports que les colonisés ont eus avec les colonisateurs et vice-versa.

Le terme « soleil » désigné par *tilé* en malinké renferme plusieurs connotations : une époque, un jour, une ère. Le romancier tourne en dérision le terme pour fustiger cette nouvelle ère démocratique : « C'est le soleil de la démocratie. On n'y peut rien ». (M.M. Diakité, 2019, p.23) : Ici, il s'agit d'un aveu d'irréversibilité que cette ère a créé dans la République du Miriya puisqu'après la conférence de la Baule, les dirigeants africains ont été sommés de respecter le pluralisme politique et de promouvoir les libertés individuelles et collectives. Pour le tyran, Toukatou, ce « soleil », au lieu du précédent marqué par la dictature, est la porte ouverte à la guerre civile. « Le soleil qui se pointe à l'horizon risque d'irradier irréversiblement les liens sociaux séculaires régissant autrefois les communautés entre elles. Les familles imploseront, les couples se sépareront, l'amitié ne sera plus sacrée » (M. M. Diakité, 2019, p.31). Le soleil, ici, est une valeur antiphrastique.

Au lieu d'incarner une lueur d'espoir, il renvoie plutôt à une dystopie corroborée par l'emploi des termes au futur simple et par l'infinitif « irradier », revêtant une connotation péjorative qui atteste un futur quasi apocalyptique avec l'instauration de la démocratie. L'emploi polysémique du terme « soleil » fonctionne dans ses différents usages comme une ironie qui contraste avec le « soleil », désignant au sens propre le bonheur. Le soleil de la démocratie est donc l'expression d'un aveu d'échec propre à la société du roman, *Miriya*. Ce pays qui devrait être un bastion de la démocratie s'est enraciné dans une longue tradition dictatoriale et satrapique.

2.2. L'onomastique et la néologie

Elle désigne l'étude des noms propres et comporte deux sous catégories : l'anthroponymie et la toponymie. Les anthroponymes dans le roman de Diakité sont pour la plupart en malinké, et ont une valeur « programmatique », c'est-à-dire que ce sont des noms dont la traduction en français renvoie à des caractères qui ont pour but de suivre, de comprendre la réaction des personnages dans la trame du récit. Ainsi, le protagoniste, celui qui incarne les vertus de l'honnête-homme, de l'immarcescible est nommé, Sininko. Ce nom malinké est composé, du lexème, *Sini*, signifiant demain, l'avenir et du suffixe, *Ko*, affaire en français. Sininko comme son nom l'indique est porté par une vision utopique de la vie politique dans son pays. Il a toujours rêvé de voir son pays accéder à l'alternance démocratique. Il combat farouchement pendant deux décennies la dictature du Général-Civil et se montre comme un infaillible soutien à l'opposant historique. Après l'élection de son mentor politique, il réalise qu'il est dans un leurre car celui-ci ambitionne de s'imposer comme président à vie. Déçu, il écrit deux lettres adressées au président et opte pour l'exil. Sininko ou l'avenir est aussi la traduction d'un rêve, d'une contre-utopie, d'une ironie.

Le nom donné au président Général-civil, Toukatou est aussi programmatique. Il désigne en malinké, une personne versatile et est composé du verbe, *Tou*, vomir, renier et préfixe *Ka* qui renvoie à une action. Dans le texte, on comprend que le nom donné à ce personnage n'est pas anodin. Après le décès du père de l'indépendance, c'est à lui que la junte militaire offre les rênes du pays, qu'il va conduire insidieusement vers le chaos en s'éternisant au pouvoir. Il affirme : « Il n'y a pas de démarcation entre les deux notions : dictature et démocratie ». (M. M. Diakité, 2019, p.22). Sa versatilité, consistant à dire une chose et son contraire, lui permet de briguer plusieurs mandats et de s'offrir une présidence à vie.

L'autre versant de l'onomastique, ce sont les toponymes. Les noms des lieux revêtent plusieurs subtilités. Le récit se déroule dans un pays imaginaire dont les indices topiques font penser directement à la Guinée Conakry, pays dont est originaire le romancier. *Miriya*, mot malinké formé par le radical, *Miri*, signifie la réflexion, la pensée et le suffixe, *Ya*, ajouté à l'élément antéposé pour désigner un lieu. *Miriya* signifie donc le pays d'où on devrait réfléchir pour sortir de l'impasse. C'est un nom qui a une valeur d'identification qui cadre avec la moralité que le récit met en perspective. *Miriya* est une antiphrase, l'expression de la déception ou du remord en malinké. Cette autre traduction cadre avec l'histoire dans la mesure où elle pourrait désigner le sentiment de trouble crescendo que celle-ci démontre avec tous les régimes qui se sont succédé dans ce pays.

Bolibana renvoie à la Baule et est formé de *Boli*, la course et du morphème de privation, *Bana*. En clair, c'est la fin de la course. Cette traduction en malinké met en

exergue les ambitions de la conférence de la Baule dont l'objectif a été de mettre fin aux régimes dictatoriaux et d'annoncer une nouvelle ère avec la démocratie : « La rencontre de Bolibana, la capitale d'Outre-mer, avait pris fin. On était dans les années 1990. Au retour des participants dans leurs pays respectifs, aussitôt les bouleversements commencèrent » (M. M. Diakité, 2019, p.17). Le discours inaugural de Mitterrand parlant de ce nouveau soleil met en lumière la signification du terme malinké de *Bolibana* : « Il n'y a pas trente-six chemins vers la démocratie ». *Bolibana* ou la Baule renvoie à la fin de la course, des coups d'État et des régimes militaires, proposée aux Africains désormais tenus de la respecter dans le dessein bénéficier de l'Aide publique au développement. Le choix de ce toponyme en malinké marque la fin d'une époque, celle des régimes dictatoriaux et de la naissance d'une autre, la démocratie.

L'emploi des néologismes dans le roman est exprimé par des italiques qui montrent qu'il s'agit des emprunts faits à la langue française. Le débat de l'usage des langues étrangères dans la littérature africaine remonte à la publication du célèbre essai de Ngugi wa Thiong'o, *Decolonising the mind* (1986). Trois courants se constituent et proposent des arguments sur le (non) recours aux langues africaines dans le roman africain (P.Y. Kiebre, 2023, p.368-370). Le premier concerne ceux qui pensent comme l'auteur de *Pétales de sang* ou celui de *Murambi* qu'il faut écrire dans les langues africaines pour la survie de celles-ci tout en proposant, pour des soucis de réception et de dialogue avec le reste du monde, des traductions. Le deuxième, dans lequel on pourrait classer Kourouma, Boni, Achebe, Okara, etc., propose de continuer d'écrire en langue occidentale en imbibant la création littéraire par des traits d'africanité comme les proverbes, les chants et les réalités du territoire. Le dernier, faisant la synthèse des deux positions antinomiques, estime qu'il faudrait désormais enrichir les langues occidentales par l'insertion des mots africains de sorte à faire des langues africaines, des substrats de celles-ci. Pour Eric Essono Tsimi (2020, p.16) avec une telle stratégie scripturale, « de langue dominante, le français devient langue dominée ».

Dans l'expression « Il n'y avait pas revu Bolibana où il s'était rendu pour la dernière fois à l'occasion du sommet qui avait réuni la quasi-totalité des chefs d'Etat des pays *Fankaphones* » (M.M. Diakité, 2019, p.49). La lexie « *Fankaphones* » est un néologisme hybride formé d'un substantif malinké, *Fanka*, la force et du suffixe « *phone* » désignant l'acte de parler comme dans francophone, lusophone ou anglophone. Ici, il y a un caractère ironique qui ressort dans ce néologisme en ce sens qu'il traduit ceux qui ont été forcés à parler la langue du colon et ce sont ces derniers qui ont été invités au sommet de Bolibana. « Elles [les élections] eurent finalement lieu mais n'étaient ni libres ni transparentes. [...] C'étaient simplement des simulacres d'élections. On faisait croire à tout le monde qu'elles seraient libres et transparentes, mais après tout, le président sortant était réélu avec un score sans appel. Souvent à plus de 100% des suffrages exprimés ! C'étaient vraiment à une *blaguecratie* qu'on assista impuissamment durant des décennies ». (M. M. Diakité, 2019, p.47). Au lieu de la démocratie, c'est la blaguecratie qui est observée au Miriya et cet argument met en lumière la boutade de Chirac « La démocratie est un luxe pour les Africains ». Il s'agit simplement d'une blague du pouvoir en place servi au peuple si l'on se fie à l'étymon grec « *krato* ». On n'organise pas les élections en Afrique pour les perdre, c'est aussi cette assertion bien connue dans le continent qui traduit l'échec de la démocratie. Lorsque le narrateur affirme sous l'interro-négative : « Ne sais-tu pas que la politique chez nous *blaguetuer*. On tue dans la

blague ; on trompe le peuple dans la blague ; on s’amuse avec la constitution » (M. M. Diakité, 2019, p.63). La construction de cette unité lexicale formée d’un substantif et d’un verbe reprend le mot composé, « blaguer-tuer » préalablement employé par le musicien ivoirien, Tiken Jah Fakoly dans « Françafrique » pour parler des troubles dans les relations entre l’hexagone et les pays d’Afrique. Ici, l’emprunt du terme à l’artiste musicien permet de relever le caractère ironique de la démocratie en Afrique. Puisque les élections sont la quintessence de la démocratie dont l’organisation est similaire à des blagues alors c’est par celles-ci que proviennent les guerres fratricides et civiles.

3. L’expression des déboires politiques par le biais parodique des énoncés sentencieux

Mory Diakité se sert du style de Kourouma non seulement par les emprunts parodiques mais aussi par l’interférence linguistique, ce qui fait de son roman, un véritable hypertexte des *Soleils des Indépendances*. Ce sont tous des romans de désenchantement qui dressent un tableau sombre de la politique africaine. Il opte pour une réécriture du texte de Kourouma, par le biais de la parodie, en le mettant en lien avec l’actualité politique. Pour Isaac Bazié (2013, p.10), cette pratique met en exergue une « double intelligence que partagent le texte/l’auteur parodique et son lectorat et l’horizon d’attente idéologiquement et esthétique favorable ». En tant qu’avatar de celui-ci, il s’insurge contre les déboires politiques en écrivant derechef son texte à trois niveaux. D’abord, en montrant la duplicité des hommes politiques africains :

L’opposition était dominée par l’autre frange d’anciens caciques du régime défunt, c’est-à-dire des promoteurs du référendum qui permit au Général-Civil de mourir au pouvoir [...]. Ce fut le début de la prostitution politique qui se sophistiqua au fil des ans au grand dam de la population. (M. M. Diakité, 2019, p.56-57).

L’idée « de prostitution politique » par une fusion entre les opposants et les leaders de la mouvance au pouvoir ressort chez Kourouma (1970, p.157) avec le concept de la « bâtardisation » :

La politique n’a ni yeux, ni oreilles, ni cœur, en politique le vrai et le mensonge portent le même pagne, le juste et l’injuste marchent de pair, le bien et le mal s’achètent ou se vendent au même prix.

Ce point commun entre les deux textes, évoquant la dénonciation de la supercherie des hommes politiques aussi bien durant la période post-indépendante qu’avec l’avènement de la démocratie, présente un même fait, celui du caractère versatile des hommes politiques africains. Dans le sociolecte malinké, la prostitution et la bâtardisation peuvent être considérées comme des synonymes, exprimant la même idée. Il s’agit ici de la désillusion politique ou du désenchantement. Ensuite, les narrateurs des deux récits ne manquent de parler de la nostalgie, du regret de la colonisation :

En période coloniale, il n’y avait qu’un seul ennemi commun, le suprématiste blanc. Avec l’indépendance suivie du multipartisme, on ne parlait plus d’un ennemi, mais des ennemis, souvent invisibles et imprévisibles. (M.M. Diakité, 2019, p.67)

Alors l'époque coloniale semble être préférable à celle des indépendances et de la démocratie dans la mesure où on assiste à une prolifération des ennemis issus du même peuple. Nous lisons le même regret chez Fama :

La colonisation a banni et tué la guerre mais favorisé le négoce, les indépendances ont cassé le négoce et la guerre ne venait pas. Et l'espèce malinké, les tribus, la terre, la civilisation se meurent, percluses, sourdes et aveugles...et stériles. C'est pourquoi, à tremper dans la sauce salée à son goût, Fama aurait choisi la colonisation et cela malgré que les Français l'aient spolié [...] (Kourouma, 1970, p.23)

Avoir la nostalgie de la colonisation traduit l'expression du véritable désenchantement dans les deux textes. Le narrateur dans le récit de Diakité parodie les propos de celui de Kourouma dans le dessein de montrer les espoirs tronqués des indépendances et du multipartisme en Afrique par le biais des énoncés sentencieux à l'instar des proverbes. Dans *Les Soleils* de Kourouma, il y a un fort ancrage avec les images et métaphores animales qui lui permettent de coder son langage. Elles sont employées par Kourouma pour parler de la méfiance : « L'hyène a beau être édentée, sa bouche ne sera jamais un chemin de passage pour le cabrin » (M. M. Diakité, 2019, p.17) tandis que Diakité les parodie pour exprimer l'hypocrisie : « Une hyène qui refuse de passer la nuit dans la chèvrerie avec des chèvres, arguant que ces dernières la mordront ». À l'image du tandem antinomique entre le loup et l'agneau dans *La Fable* de La Fontaine, on a une représentation similaire dans les contes et dans l'imaginaire malinké avec l'hyène et la chèvre (ou son mâle ou encore son petit, le cabrin). Ces métaphores qu'on retrouve dans les proverbes ont une valeur antithétique et conçues selon l'antinomie Victime/bourreau et entre le peuple et l'homme politique.

Conclusion

Des considérations susmentionnées, en inscrivant notre analyse sur *Le Soleil de la démocratie* de Mory Mandiana Diakité, il a été question de montrer la manière dont la toile de fond historique permet d'aborder les manifestations de la crise et du mirage démocratique à travers la notion de contre-fiction politique ; lesquelles s'expriment par des tensions ethniques, géopolitiques et socio-économiques, le tripatouillage constitutionnel, la privation de liberté, le népotisme, etc. L'autre versant de cette réflexion a mis l'accent sur le rapport linguistique et les pratiques langagières entre ce roman et *Les Soleils des Indépendances* à travers l'empreinte lexicale du substrat ethno-linguistique, le malinké et la pratique de la réécriture parodique. Ce qui est intéressant au lieu d'opter pour une scénographie postcoloniale (J. M. Moura, 1999) avec un personnage comme Maclélio dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1994) qui trahit la lutte populaire, en échanges des prérogatives offertes par les dictateurs en espèces sonnantes et trébuchantes, le protagoniste reste stoïque et impavide en gardant un regard sur le changement démocratique dont il a toujours rêvé. C'est peut-être une manière pour l'écrivain de montrer qu'il y a un éveil voire un réveil des consciences en Afrique qui permettra de « sortir de la grande nuit » des dictatures pour revendiquer plus de démocratie, plus de liberté, d'alternance et de transparence dans les Nations africaines.

Références bibliographiques

Corpus

DIAKITE Mandiana Mory, 2019, *Le soleil de la démocratie*, Dakar, L'Harmattan Sénégal.

Ouvrages

CORCORAN Patrick, DELAS Daniel et Ekoungoun Jean Francis, 2017, *Les Soleils des Indépendances. Une longue genèse*, Paris, CNRS.

ECO Umberto, 1985, *Lector in fabula*, Paris, Grasset.

ESSONO Eric Tsimi, 2022, *De quoi la littérature africaine est-elle littérature ? Pour une critique décoloniale*, Montréal, Presses universitaires de Montréal, coll. « Pluralismes ».

GENETTE Gérard, 1982, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil.

GAUVIN LISE et al., 2013, *Littératures francophones Parodies, pastiches, réécritures*, Lyon, ENS Editions.

KOUROUMA Ahmadou, 1970, *Les Soleils des Indépendances*, Paris, Seuil.

KOUROUMA Ahmadou, 1994, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil.

KOUROUMA Ahmadou, 2000, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil.

ILBOUDO Thom Parfait, 2014, *L'Amante religieuse*, Paris, L'Harmattan.

MBEMBE Achille, 2016, *Sortir de la grande nuit*, Paris, La Découverte, 2010.

- *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte.

MOURA Jean Marc, 1999, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, coll. « Ecritures francophones ».

NDIAYE Ousmane, 2025, *L'Afrique contre la démocratie. Mythes, déni et péril*, Paris, Riveneuve.

NGUGI wa Thiong'o, [1986] 2010, *Décoloniser l'esprit*, Paris, La Fabrique.

Articles de revue et chapitres d'ouvrage

BARTHES Roland, 1968, « L'effet de réel », *Communications*, n°11, p. 84-89.

BAZIÉ Isaac, 2013, « Réécritures, stratégies de lecture et seuil de tolérance dans *Le Devoir de violence* », Lise Gauvin et al. (dir.), *Littératures francophones. Parodies, pastiches, réécritures*, Lyon, ENS Éditions, p.241-253.

CITTON Yves, 2012, « Contre-fictions : trois modes de combat », *Multitudes*, n° 58, p.72-78.

CITTON Yves, 2013, « Contre-fictions en médiocratie », *Revue critique de fiction française contemporaine*, n°6, p. 2-11.

EBOKO Fred, 2006, « L'Afrique n'est pas prête pour la démocratie », dans Courade Georges (dir.), *L'Afrique des idées reçues*, Paris, Belin, p.197-204.

KOUROUMA Ahmadou, 1995, « Vachon, l'ami qui m'a fait », *Études françaises*, n°31, vol 2, p.15-16.

KIEBRE Paul Youba, 2023, « Africanités et esthétiques intertextuelles dans la trame romanesque de Bismarck Sanou », *Revue Collection recherches et Regards d'Afrique*, n°2, p.366-397.

MANGEON Anthony et NINON Chavoz (dir.), 2023, « Introduction », *Futurs africains : utopies et dystopies. Études littéraires africaines*, n°54.

PARISOT Yolaine, 2022, « Crises de la démocratie et contre-fictions politiques francophones », *Nouvelles études francophones*, vol.36, n°1-2, p.183-198.



SANOU Salaka, 1999, « Le roman comme véhicule de l'identité culturelle au Burkina Faso », dans Albert Christiane (dir.), *Francophonies et identités culturelles*, Paris, Karthala, p.183-195.

TRAORE Sidiki, 2021, « Roman-oralité et renouvellement du discours littéraire africain francophone », dans Adamou Kantagba et Sidiki Traoré (dir.), *Style romanesque africain et langue française. 50 ans après Les Soleils des Indépendances d'Ahmadou Kourouma*, Ouagadougou, L'Harmattan Burkina, p.13-33.

WEBOGRAPHIE

KIPRE Pierre, 2021, « Le discours de la Baule ou les pièges externes de la démocratie en Afrique », en Ligne <https://afrimag.net/wp-content/uploads/2021/05/Sur-le-discours-de-La-Baule-texte-de-Pierre-Kipre.pdf> consulté le 1er janvier 2026.

MAZAURIC Catherine, Bertho, 2021, Elara et van den Avenne Cécile « Archives matérielles, traces mémorielles et littératures des Afriques. Introduction », *Fabula / Les colloques*, Archives matérielles, traces mémorielles et littérature des Afriques (dir. Elara Bertho, Catherine Mazauric, Cécile Van den Avenne), URL : <http://www.fabula.org/colloques/document7112.php> consulté le 25 décembre 2025.

MITTERAND François, 1990, « Le Discours de la Baule », <https://www.elysee.fr/front/pdf/elysee-module-8181-fr.pdf> consulté le 1er janvier 2026.